

## LE PARLER CANADIEN

ET L'ÉTUDE DE NOTRE HISTOIRE

Je reviens encore à l'étude de notre histoire au risque de vagabonder quelques chevauchées en dehors de mon sujet. Mes articles auront toujours assez d'unité si je puis réussir à faire entendre comme la conservation de la langue française et de ses droits politiques n'est pas étrangère au maintien et au développement de la fierté nationale.

Encore que quelques-uns de nos groupements sociaux donnent parfois dans la stupidité de l'anglomanie, nous pouvons affirmer néanmoins que la presque universalité de nos compatriotes ne travaillent pas consciemment à leur anglicisation. Le danger réside plutôt dans une sorte de passivité morale qui nous fait subir sans récrimination la suprématie du snobisme anglo-saxon. En nous palpant bien, nous nous reconnaitrons une tendance d'atavisme à nous regarder comme la race inférieure. C'est un travers et une inclination qui n'échappent pas à l'observation pénétrante des étrangers.

"Le Canada français porte encore le poids de la conquête", écrit Monsieur André Siegfried dans "Le Canada, les deux races". . . . . "Superbes dans la défense de leurs droits politiques, les membres de notre race se sont laissés aller à reconnaître trop volontiers la prédominance que leurs rivaux s'attribuent d'autorité, partout ailleurs qu'au Parlement. Nombreux, sont, parmi les Français du Canada, ceux qui s'inclinent sincèrement devant la supériorité anglo-saxonne: ils n'aiment pas les Anglais, c'est entendu; mais ils les admirent, les imitent parfois et souvent leur laissent prendre sans résistance la direction générale de la vie sociale et économique".

Le mal, assurément, n'est pas d'admirer nos rivaux dans leurs qualités solides et pratiques; il pourrait être de nous confiner dans un rôle de plagiaires en prenant à leur moeurs ce qui étant bon pour eux, pourrait pour cela même se trouver mauvais pour nous qui n'avons pas reçu le même génie atavique. Il est surtout de nous résigner à une infériorité démentie par l'histoire et qui n'est pas davantage dans le tempérament de la race dont nous sommes les fils.

Ah! notre histoire, si nous la savions mieux, comme elle redressait toutes les échines! Il n'y a pas tant de honte à s'entendre appeler "race de vaincus" si seulement l'on se rappelle que les ancêtres dont nous sommes les descendants, sont tombés au lendemain de Sainte-Foy. Nous ne serions pas les premiers à nous proclamer inférieurs, fût-ce dans l'ordre économique et dans le monde des affaires si nous prenions garde que nous sommes les rejetons d'une patrie qui en même temps qu'elle enfantait Bossuet, donnait le jour à Colbert.

Une vérité qu'il n'est plus possible de cacher, ce sont les baisses et les hausses de la fierté nationale correspondant à la plus ou moins grande diffusion de l'esprit canadien par l'histoire. L'époque où les Canadiens-français se sont peut-être le plus fièrement affirmés comme peuple, c'est hors de conteste celle de l'union des deux Canadas, de 1840 à 1867. C'était aussi l'époque où Garneau révélait ses compatriotes à eux-mêmes et plaçait pour jamais sa race au premier rang pour le courage, la valeur et la noblesse; c'était le temps fortuné où la pléiade des plus vigoureux talents profondément imbus de l'idée patriotique poussaient à l'efflorescence de toute une littérature nationaliste.

Après 1867, la manie de l'exotisme s'empare de nous. Sous les débordements de la littérature de France, nous nous faisons graduellement une mentalité toute française; nous perdons contact avec les choses de notre histoire, avec les exigences de la vie quotidienne, avec l'âme profonde du peuple; nous devenons comme des arbres déracinés sur le sol national, et alors c'est l'abaissement des moeurs publiques, c'est la dégénérescence politique, c'est l'envahissement progressif d'une doctrine nouvelle, le "conciliatorisme" qui vient rompre en visière avec les superbes intransigences de jadis.

Mais voici que depuis quelques années, à la faveur d'un mouvement où la jeunesse n'est peut-être pas tout à fait étrangère, un véritable retour se fait à l'histoire canadienne. Dans les collèges, l'histoire du pays — il n'y a pas si longtemps, la plus négligée et peut-être, ayons le courage de le dire, la plus cordialement détestée — s'étudie avec zèle, presque avec passion. Notre association catholique de la jeunesse canadienne-française n'a pas été pour rien dans le mouvement. Je me souviens encore des catégoriques et fières résolutions qu'elle faisait adopter au soir de la clôture de son premier congrès. L'auditoire applaudit ses revendications des droits de la langue française, l'orientation nette et logique qu'elle définissait au patriotisme canadien-français, et ses appels à l'étude de l'histoire de la patrie canadienne. Un vétéran des luttes politiques, esprit

élevé et coeur resté chaud malgré la froide étreinte de la vieillesse, disait ce soir-là au sortir de la salle académique de l'Université Laval: "Jamais le sentiment canadien-français n'a vibré au pays d'une note plus élevée et plus franche".

Et voici que depuis lors un souffle nouveau passe dans les têtes de la jeune génération; et n'était la peur de pronostiquer trop à l'avance, nous pourrions peut-être prévoir, à certains symptômes, la résurrection prochaine de notre ancienne fierté.

Quelques corrections.:

Lame — ne pas dire: "allumelle de couteau", mais lame de couteau.

Almanach des adresses — ne pas dire: "directory ni directoire".

Argent comptant — ne jamais dire: "cash".

Assertion — ne jamais dire: "avancé".

Article de fond — ne pas dire: "éditorial, ni article éditorial".

LIONEL MONTAL

## L'ouvrière canadienne

"ELLE est la parure des villes, cités, faubourgs", a dit G. Hamon en parlant de l'ouvrière de France. Mais cet éloge ne s'applique pas seulement à la française, il s'applique également à la canadienne. Car Québec et Montréal, par exemple sans l'ouvrière, seraient bien aussi tristes, aussi maussades que Paris sans la silhouette du légendaire trottin.

Quoique nous n'ayons pas de classe ouvrière proprement dite, celle que nous désignons ordinairement par ce mot possède des légions de: modistes, employées, usinières, etc. Laborieuses comme des abeilles, on les rencontre dès le matin, marchant menu, sautant un ruisseau, se hâtant vers le travail, le déjeuner pris de bonne heure, se souriant dans les vitrines, mises simplement mais avec goût.

Rien d'intéressant comme le va et vient de ces demoiselles à l'heure où la ville s'éveille. Celle-ci se dirige vers l'usine dont les grands murs gris se profilent là-bas, dépassant toutes les autres constructions. Chemin faisant, elle ramasse une compagne et se met à babiller avec elle comme une pie. Une autre les rejoint puis une autre, une autre et lorsqu'elles sont arrivées à l'usine, elles se trouvent près d'une douzaine. C'est ici qu'on entre: une porte basse donne accès à un ascenseur qui vous grimpe à un troisième étage, le bas de l'édifice est réservé aux machines. Quelques jeunes filles sont déjà là. Elles sont assises chacune devant une machine à coudre mue par l'électricité. Une contre-maîtresse se promène dans les rangs. Peu à peu de nouveaux groupes montent; des bonjours s'échangent. Ces machines à coudre, parallèlement alignées, reconnaissent leur maîtresse et la saluent par une trépidation de joie, l'ouvrage commence.

Ouvrage fatigant pour les jeunes poitrines qu'il courbe tout le jour. A midi seulement, on s'arrête. Celles qui ne demeurent pas trop loin vont goûter chez elles; les autres mangent sur le pouce des provisions qu'elles ont apportées, puis le grondement des machines reprend pour durer jusqu'à six heures. A chaque morceau — blouse, jupe ou manteau — qu'on a cousu, la contre-maîtresse donne un jeton. Le samedi on reçoit tant par jeton. Le gain d'une usinière varie entre six et dix piastres par semaine.

Je n'ai jamais longé les murs de brique ou de pierre d'une usine sans plaindre celles qui enferment leur jeunesse là-dedans. Des fenêtres qui ressemblent à des meurtrières, un air appauvri et une chaleur étouffante, l'été; c'est comme une prison. Pourtant si on entre, on entend rire et babiller en sourdine. Ici on confectionne de la lingerie, ailleurs on fait des chaussures, on fabrique des conserves, que sais-je? l'industrie moderne exploite des terrains si divers!

Et celles qui lui doivent le pain sont si nombreuses! Quand une usine ferme ses portes, le soir, on dirait un fleuve humain qui se déverse dans les rues adjacentes. Fillettes en jupe courte, jeunes filles au minois pâli, elles se divisent en groupes, rejoignent leurs soeurs, leurs amies, n'ayant toutes qu'une pensée à cette heure: retrouver le logis où les attend le repos.

Les boutiquiers assis sur le devant des portes, les flâneurs de la rue, regardent ce défilé, l'air rêveur. A chaque coin de rue, quelques jeunes filles se détachent des groupes: "Bonsoir, mesdemoiselles". "Bonsoir, bonsoir". Un adieu gentil et rapide et c'est tout avant de se quitter. On ne peut pas s'attacher à des compagnes qui changent à chaque semaine.

Voilà la journée d'une usinière. Si par exception, son "cavalier" lui propose de passer la soirée au théâtre, la belle jeunesse reprend immédiatement le dessus, elle oublie toute fatigue, se fait jolie avec une cravate, un ruban un rien et va pleurer sur les infortunes de Carmen ou de Mignon, oubliant les siennes qui mériteraient parfois des larmes.

Voici une grande blonde qui file d'une allure légère et souple. C'est une demoiselle de magasin, appartenant à une grande maison de nouveautés. "Une fine mouche" en qui perce l'ambition de vendre. Toute la journée, la demoiselle de magasin fait l'article aux clientes, place et déplace des cartons. Elle persuade une dame obèse que cette étoffe ne la grossira pas. Elle fascine une autre avec une soie rouge qui doit faire merveille pour le teint; se faisant aimable pour toutes, même pour celles qui n'achètent pas et cachant toujours sous un sourire empressé la lassitude de ses nerfs et l'ennui de son coeur.

Voici une blanchisseuse. Vieille et l'air misérable hélas! Avant de faire ce métier, on essaye de tout. Voici une demoiselle de librairie dont la journée ressemble à celle de la demoiselle de magasin. Mais voyez donc cette gamine pas plus haute que ça est qui vous regarde les passants d'un petit air d'importance. Tenez, je crois que si elle l'osait, mademoiselle Renée, fière d'apporter quelques sous à la maison, dirait à tous: "Moi, j'occupe l'emploi d'enveloppeuse; c'est-à-dire que continuellement j'enveloppe et je ficelle des paquets de toutes les dimensions, réléguée dans un coin, près de l'ascenseur, avec d'autres fillettes, qui, comme moi, fautes de pouvoir remuer les jambes, remuent la langue. "Toujours du tapage dans ce coin là, vous savez. "Vous belles dames, qui sortez des magasins avec de fins paquets que vous n'avez pas honte de porter de vos mains gantées, vous ignorez qu'on peut enfermer un art là-dedans, et que ce n'est pas tout de suite qu'on acquiert le tour qui est l'ambition de toutes les enveloppeuses".

"Quand je serai grande, je serai demoiselle de magasin, c'est mon rêve".

Dans cette jolie fille qui se courbe un carton au bras, vous avez reconnu une couturière. Subir les caprices de Madame, deviner ses exigences, rapporter vingt fois une robe, voilà un lot qui ne lui enlève rien de sa gaieté naturelle. Les couturières sont quelquefois de véritables artistes. Elles ont le sens des belles lignes et par une coupe savante, savent cacher ou tout au moins atténuer les défauts plastiques de leurs clientes. Aussi jouissent-elles d'une grande considération auprès des mondaines qui leurs doivent une bonne part de leurs succès. On ne parle pas de créer, d'inventer ici, nous sommes trop habitués à tourner les yeux vers l'étranger pour la manière de nous habiller. Les couturières se bornent donc à copier les modèles de Londres et de Paris en attendant que notre orgueil se réveille, nous voulions une mode nationale qui donne libre essor au goût canadien.

Et les modistes? Comme les couturières, ici, elles sont obligées de reproduire les modèles importés, mais en fait de chapeaux, l'éclectisme est grand, elles peuvent se permettre plus de fantaisie et même donner à leurs ouvrages une note très personnelle. L'automne et le printemps quand la saison bat son plein, on ne rencontre que des cartons et des sacs à chapeaux portés par les apprenties. Pendant ce temps les garnisseuses cousent, chiffonnent, se hâtant fiévreusement dans des ateliers quelquefois grands comme la main. L'acheteur qui arrive au salon où les fleurs, les plumes et les ailes d'oiseaux s'étagent dans la lumière, ne se doute pas de l'atelier sombre et exigü qui le suit. Tout le luxe est réservé aux clientes dans ces maisons. On se contente d'un coin pour garnir. Et c'est là que se font les chapeaux, ces chefs-d'oeuvre que l'artiste ne signe pas, comme dit René Bazin. Car ces demoiselles sont des artistes aussi par le caprice, le goût, l'imagination. Elles ne réussissent pas toujours à modeler la paille et à fixer les fleurs de velours et de soie selon leur désir parce que leur coeur est souvent lourd et leur pensée trop lointaine pour que les doigts puissent la suivre. Qu'elles soient heureuses! les chapeaux qui sortent de leurs mains sont légers comme leurs rêves. La joie leur inspire des harmonies de couleurs.

Il y a encore celles que j'oublie, celles que j'ignore et qui entrent dans la grande confrérie du travail. Cette fraternité ne vous lie-t-elle pas toutes du reste ouvrières multiples et diverses midinettes à la grâce gamine? Vos pieds sont las le soir et vous recommencez le lendemain la tâche de la veille; votre existence cache souvent des dessous douloureux et vous riez; vous usez vos forces à entretenir le luxe des riches et vous ne songez pas à les envier. C'est là une des caractéristiques de notre ouvrière. Elle ignore les utopies des socialistes, satisfaite de la position qu'on lui fait en notre pays, se confiant à Dieu lorsque le fardeau devient trop lourd, plus chrétienne que la grande dame qui oublie ses devoirs dans le plaisir. Admirable fille dont la vaillance inspire le respect et qui constitue l'une des figures les plus attrayantes de nos villes.

JEANNE